

Gianni Pettena, l'architecture hors les murs

L'Italien expose à Bruxelles ses œuvres fragiles, forgées dans la critique du capitalisme

PORTRAIT

Je suis diplômé d'architecture. J'ai un permis de tuer le paysage. Cigare au bec, l'œil pétillant, 80 ans, Gianni Pettena rigole de sa blague. L'architecture qu'il pratique ne fait pas de dégâts. Elle laisse des traces, mais sous forme de films, de photos, d'installations, de poèmes. Des œuvres fragiles, plastiquement saisissantes, souvent, qui font actuellement l'objet d'une double exposition à Bruxelles : à La Verrière, l'espace de la Fondation Hermès niché au fond d'une boutique de la marque de luxe, boulevard de Waterloo, et à l'Iselp, l'Institut supérieur pour l'étude du langage plastique.

Le « *chantage au Covid* » l'a empêché d'assister au vernissage, mais Gianni Pettena a pu donner, par Zoom, le coup d'envoi de sa performance *Paper* : lâchés dans l'espace de l'Iselp, saturé pour l'occasion d'une forêt de bandes de papier accrochées au plafond et tombant jusqu'au sol, des individus armés de ciseaux étaient invités à se frayer un chemin en coupant dans la masse. « *Essayez d'y trouver de la joie!* », a-t-il lancé en donnant le top départ. Réalisée pour la première fois il y a cinquante ans au Minneapolis College of Art and Design, *Paper* est une allégorie de l'architecture vue par Pettena : la mise en forme d'une pensée dans l'espace.

Théâtre et musique expérimentale

Profondément marqué par les séjours qu'il a faits aux Etats-Unis, cet Italien natif de Bolzano, dans le Trentin, est un rescapé du bouillonnement intellectuel, artistique, politique des années 1960 et 1970. Ses positions lui ouvrent aujourd'hui les portes de la Fondation Hermès, mais elles n'ont pas toujours été consensuelles. Elles se sont forgées dans la critique radicale du capitalisme et de l'aliénation par le travail telle que théorisée par Herbert Marcuse et Wilhelm Reich, et au contact de la pensée avant-gardiste de Richard Buckminster Fuller, cet architecte et inventeur qui éveilla la conscience de toute une génération à l'écologie quand ce mot n'existait qu'à peine.

Le rôle de l'architecte n'est pas de changer la face du monde, soutient Pettena, mais de se lover dans ses plis. Comme le faisaient les Indiens navajo, dont il découvre en 1971 les villages, nichés dans les grottes de Monument Valley. « *Les Navajo étaient des nomades. Ils se déplaçaient dans le désert comme les animaux sauvages. Ils respectent la nature, recon-*

naissent son architecture. Le premier mur construit est le signe qu'on n'est plus nomade. On ne fait plus partie de la nature : on la regarde à travers une fenêtre. Elle menace nos élevages, nos cultures. On a besoin de la contrôler. Et on commence à construire une architecture qui la méprise totalement. »

Produit d'une éducation catholique très stricte, fils d'un professeur d'histoire de la philosophie, Gianni Pettena se lie pendant ses études au mouvement de l'architecture radicale, cette nébuleuse qui agrègea, au milieu des années 1960, à Florence, des groupes comme Archizoom, UFO, Superstudio (ce dernier fait également l'objet d'une exposition à Bruxelles, au CIVA).

Mais leur démarche est trop superficielle à son goût. La portée critique des photomontages utopiques qui ont fait leur réputation s'arrêtait, selon lui, là où commençait l'activité d'architecte classique qu'ils menaient en parallèle. « *Ils construisaient des restaurants, des usines... Des commandes qui leur venaient des cercles d'amis de leurs parents... Ils n'ont pas su développer les stratégies qui les rendent libres : dès l'instant où vous faites un bâtiment qui doit durer, le capital vous impose sa loi...* »

Pettena voulait révolutionner l'architecture. Mais l'architecture n'a jamais aimé la révolution. Ses préoccupations trouvent plus d'écho sur la scène artistique de l'époque, dans l'arte povera, le land art, le travail de l'artiste Robert Rauschenberg notamment, avec qui il se lie d'amitié. Les recherches qui animent la scène théâtrale, la musique expérimentale l'intéressent tout autant. Il fait des scénographies pour la troupe du Teatro della Fede, dessine des instruments de musique pour Musica Elettronica Viva, la formation de Frederic Rzewski, et atterrit un beau jour dans la maison de Brian Eno, à Londres, où il doit donner une conférence à l'Architecture Association, la prestigieuse école londonienne. « *C'était en 1973. Brian n'était pas encore connu à l'époque. Il fabriquait un synthétiseur dans son coin. Il faisait beaucoup de bruit! Je lui ai proposé qu'on par-*

Le rôle de l'architecte n'est pas de changer la face du monde, soutient Pettena, mais de se lover dans ses plis



Gianni Pettena, à la galerie Giovanni Bonelli, à Milan, en 2017. STUDIO GIANNI PETTENNA

tage le cachet, qu'il branche son système acoustique sur mon micro et qu'il fasse ce qu'il voulait avec le son de ma voix. »

A la différence des photomontages d'Archizoom ou de Superstudio, les œuvres de Pettena documentent des expériences réelles : enduire d'argile une maison de Salt Lake City, voir la nature y reprendre ses droits et révéler en creux la standardisation des modes de vie suburbains... (*Clay House*, 1972); asperger d'eau une ancienne école en plein hiver, à Minneapolis, pour assister à la formation d'un gigantesque bloc de glace tout autour (*Ice House*, 1971); capturer des *tumbleweeds*, ces boules d'herbe sauvages ballottées par le vent dans une fine structure en bois, et obtenir ainsi une tour naturelle (*Tumbleweed Catcher*, 1972)...

Anarchitecture

Anarchitecte, c'est ainsi qu'il se définit dans un texte manifeste, *L'Anarchitetto: Portrait of the Artist as Young Architect* (Guaraldi, 1973). Le même terme que revendiquera, peu de temps après, l'artiste Gordon Matta-Clark. Les deux hommes ne se connaissaient pas mais leurs préoccupations les rapprochent ainsi que leur démarche. « *On a obtenu le diplôme d'architecte tous les deux, mais plus pour faire peur aux collègues que pour vraiment pratiquer!* », acquiesce l'Italien dans un éclat de rire.

L'anarchitecture, c'est un espace vivant qui respire avec la nature. Un morceau de ville fait avec les branches des arbres qu'on vient d'élaguer dans la rue, comme Pettena en a installé un en 2009, dans la galerie Enrico Fornello, à Prato. « *J'ai construit des murs qui délimitaient une place, fait une tour au milieu. Cinquante pour cent du projet, c'était l'odeur de cette végétation qui séchait. C'était comme se promener dans une forêt.* » Les œuvres sont vouées à se dissoudre dans la nature, et leur auteur avec elle.

Entre *Thames Tide* (1974), performance dans laquelle il se mettait en scène les pieds dans l'estuaire de la Tamise, en train de donner un cours à ses étudiants pendant que la marée montait, et *Paysage de la mémoire* (1987), où l'empreinte de son corps dans le sable s'efface au fil des jours, Pettena n'a cessé de mettre en scène son propre effacement.

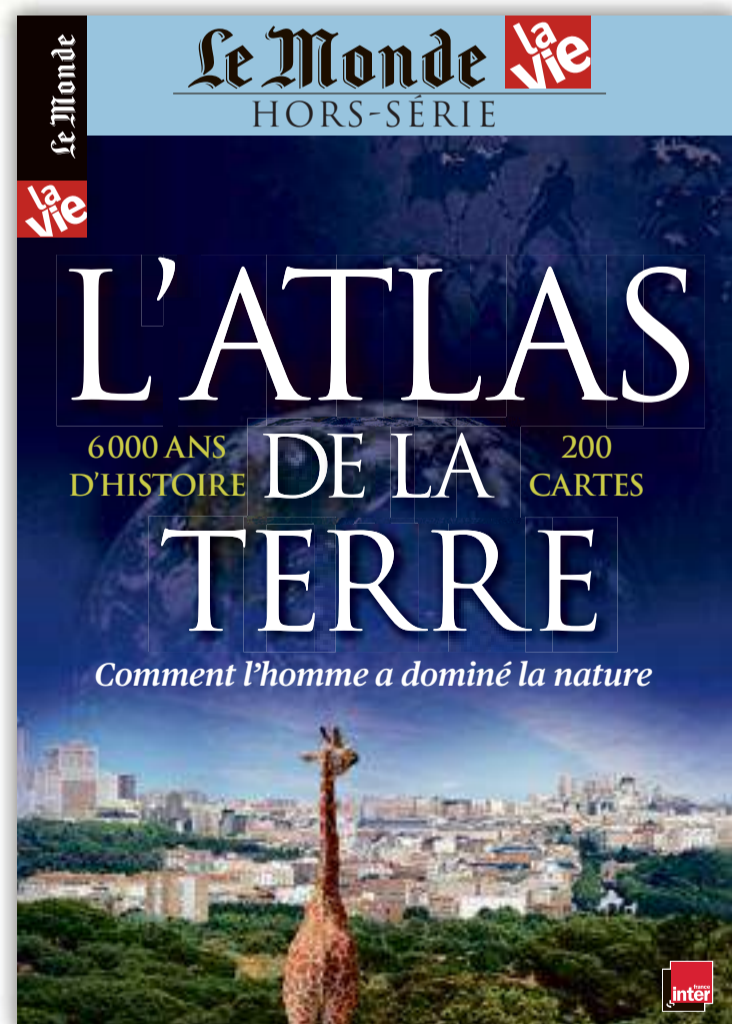
La seule construction durable qu'il ait réalisée est cette maison

qu'il a construite pour lui-même et pour sa famille à l'île d'Elbe. Une vieille ruine qu'il a transformée pendant trente ans en utilisant exclusivement des rebuts de la nature trouvés sur place. « *Je ne voulais tuer aucun matériau* », dit-il. Agencement de cours ouvertes et des espaces fermés, cette maison en pierre, en verre et en bois laisse entrer la végétation, accueille les animaux. Une coconstruction de l'homme et de

la nature, que Pettena considère comme son journal intime. Plus que cela, une utopie en acte. ■

ISABELLE REGNIER

« *Forgiven by nature* », jusqu'au 13 mars 2021 à La Verrière, 50, boulevard de Waterloo, Bruxelles, ainsi qu'à l'Iselp, 31, boulevard de Waterloo, Iselp.be/fr.
« *Superstudio Migrazioni* », jusqu'au 16 mai 2021, au CIVA, 55, rue de l'Ermitage, Civa.brussels/fr.



Un espoir face à l'urgence climatique

Dominer la nature... Telle est l'injonction que se sont lancée les hommes depuis qu'ils sont sur Terre. Peuplement du monde, domestication des plantes et des animaux, exploitation des ressources, transformation des paysages, industrialisation... Cet Atlas déroule la passionnante histoire du progrès et de ses méfaits à l'origine de la prise de conscience écologique et de la crise climatique actuelle. Une approche originale, en cartes et infographies, où les meilleurs spécialistes nous invitent à repenser la place de l'homme dans un monde désormais compris comme un écosystème unique et précieux.

L'ATLAS DE LA TERRE

Un hors-série **Le Monde**
188 pages - 14 €
Chez votre marchand de journaux
et sur Lemonde.fr/boutique

CONCOURS

Neuf villes finalistes pour le titre de Capitale française de la culture
Neuf villes ou agglomérations ont été retenues dans la dernière liste pour choisir la première Capitale française de la culture en 2022. La ville lauréate doit être élue début avril et bénéficier de ce label, qui s'accompagne d'un financement d'un million d'euros. Les villes en question sont Angoulême, Brest, Laval, Le Mans, Metz, Saint-Paul de

La Réunion, Sète, Villeurbanne et la communauté de communes du Val Briard en Seine-et-Marne. Le jury doit auditionner les candidats durant la dernière semaine du mois de mars. - (AFP)

ENCHÈRES

2,5 millions d'euros pour une vente d'objets précolombiens
Une trentaine d'objets précolombiens ont été vendus aux enchères un peu plus de 2,5 millions d'euros, mardi

9 février, à Paris, lors d'une vente organisée par la maison Christie's. La vente est contestée par l'Institut national d'anthropologie et d'histoire du Mexique, pour qui ces pièces des cultures aztèque et maya « *sont la propriété de la nation, inaliénables, imprescriptibles et inaccessibles* ». Selon Christie's Paris, « *les objets vendus ont été proposés dans le cadre d'un processus de vente publique transparent et conforme à la loi* ». - (AFP)